L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

JOURNAL OFFICIEL DES ANNONCES JUDICIAIRES:—NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 30 AOUT 1847.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR
MAGNE & WEISSE,
No. 81 rue de Chartres, et No. 13 rue du Camp.

NOUVELLE-ORLEANS:
LUNDI MATIN, 30 AOUT 1847.

POUR LE CONGRES 2e DISTRICT.

H. G. THIBODEAUX.

BUREAU DE SANTÉ

Liste des enterrements dans tous les cimetières de la ville,

De vendredi 27 à samedi 28, à neuf heures du matin, 64

Sur ce nombre, de fièvre jaune 42.
Enfants au-dessous de 10 ans, 6

De samedi 28 à dimanche 29, à 9 heures du matin, 70.

Sur ce nombre, de fièvre jaune, 52.—Enfants au-dessous de dix ans 9.

NOUVELLES DE VERA-CRUZ.

SCOTT A HUIT LIEUES DE MEXICO

La goélette *Mississippi* est arrivée hier soir de Vera-Cruz, après neuf jours de traversée. Les dernières dates qu'elle nous apporte vont jusqu'au 21. Lors du départ du *Mississippi*, le steamer Fashion n'était pas encore arrivé à Vera-Cruz.

La nouvelle la plus importante est consignée dans le *Nol de Anahuac* du 20 courant. "Une personne, dit ce journal, arrivée ce matin de Puidriaur, nous apprend que le général Scott est entré le 11, à Ayotla, petite ville située à environ huit lieues de la Capitale. Le commandant en chef est probablement à cette heure à Mexico. Nous pouvons par conséquent attendre de ses nouvelles prochainement."

On se souvient qu'un petit convoi de dix wagons et d'un certain nombre de mules chargées de munitions, escorté de 175 hommes, sous les ordres des capitaines Wells, Haile et Fairchild, était parti de Vera-Cruz, le 10 du courant, pour aller renforcer les troupes du major Lally. Cette escorte a été attaquée cinq fois avant d'arriver au Puente Nacional, et en atteignant ce dernier passage, elle le trouva fortifié par les Mexicains qui ouvrirent immédiatement le feu sur les Américains avec une pièce de campagne. L'escorte fut obligée de rebrousser chemin et de regagner Vera-Cruz.

Il paraît que le major Lally avait promis d'attendre des renforts au Puente Nacional, mais par un motif quelconque, il a cru devoir pousser plus avant. Lorsque la pièce lui eut répondu, il prit le parti de se retirer. Le capitaine Fairchild, de la compagnie de cavalerie de la Nouvelle-Orléans, a combattu sans cesse, les Mexicains venant fondre sur elle de toutes parts.

Le *Nol de Anahuac* ajoute que les guérillas avaient réussi de surprendre le convoi et les 175 Américains, dans le voisinage d'un pont situé en deça de Puente Nacional, au fond d'une gorge de montagne dominée à droite et à gauche par des hauteurs inaccessibles et couvertes d'une épaisse forêt. Une ambuscade fut dressée, et au moment où le convoi se fut aventuré sur le pont, un feu de mousqueterie bien nourri fut dirigé contre les Américains, en avant et en arrière, à droite et à gauche. La cavalerie tenta les premières décharges, mais ne bougea pas. Nos soldats gardèrent position, mais quand l'ennemi s'leur tout et le brûlèrent de hâtre en retraite. La nuit était fort sombre, et se retranchèrent près du pont, et le lendemain ils se remirent en marche. A peine avaient-ils gagné les hauteurs, qu'ils furent de nouveau harcelés. Les Américains chargèrent vigoureusement les guerillas à mesure que ceux-ci se montraient à découvert, le capitaine Haile en portait en avant, le capitaine Fairchild en arrière, le capitaine Wells surveillait tous les mouvements et occupait l'ennemi qui l'attaquait par les flancs. La besogne a été fort chaude. En arrivant au pont national, nos soldats découvrirent, comme nous l'avons dit plus haut, que ce pont avait été évacué par le major Lally. Leur étonnement a été grand.

On s'est vu que les Américains n'étant pas en état d'attaquer, ils étaient obligés de repousser l'ennemi avec vigueur. Notre perte ne s'est élevée qu'à quelques blessés.

La Mexicanos vers Vera Cruz le 20 juin, rapporte que le major Lally se trouvait au delà de Puente Nacional. Les guerillas avaient cessé leurs attaques.

Le colonel que nous avons cité plus haut apprend à ses lecteurs qu'un ordre du gouverneur de Vera Cruz a péremptoirement enjoint au capitaine du steamer anglais *Trent*, à bord duquel Paredes, est arrivé au Mexique, de rester sur son navire, et de ne pas mettre le pied à terre.

A ces informations, nous devons ajouter que 11 hommes et un chirurgien, le docteur Cooper, faisant partie de la dernière escorte, sont le commandement du capitaine Fairchild, n'étaient pas encore, aux dernières dates, rentrés à Vera Cruz. On craint qu'ils ne soient tombés entre les mains des guérillas. Cette dernière nouvelle nous a été communiquée verbalement.

THEATRES.—ORLEANS.—Une lettre de M. Davis, directeur de cet théâtre, datée de Paris, le 30 juin, et dont quelques détails sur la composition de la troupe qui doit égayer nos soirées d'hiver. D'abord, M. Duffeyte nous revenira en sa qualité de premier tenor pour le grand opéra. M. Memmoby est engagé comme tenor legère. Enfin nous aions revoir une ancienne connaissance, Mme Lecour, qui reprendra son emploi de Dugazon.

Vous avez de chanteurs, maintenant pour la danse, des engagements ont été passés avec une première et une seconde forte danseuse, trois danseuses du second rang, un premier danseur amoureux et un premier danseur comique.

Pour compléter l'ensemble de la troupe, il manque encore une première basse et une seconde prima-donna.

HENRY CLAY.—Les journaux de New-York sont remplis de détails sur la réception de Henry Clay au Cap May. Des délégations de New-York, de Trenton, et de New-Haven sont allées à sa rencontre dans le but de lui offrir l'hospitalité de leurs villes respectives. M. Nicholas Dean fut désigné pour faire connaître à Henry Clay les vœux de la cité impériale. En arrivant à terre, il fut reçu par le grand orateur whig fut accueilli par de frénétiques hourras. M. Dean prit ensuite la parole, et observa qu'il était l'organe des quatre cent mille habitants de New-York, dont un des plus chers désirs était de revoir l'homme qui avait rendu de si nobles services à son pays. M. Clay, en écoutant cette allocution ne put s'empêcher de trahir son émotion. Il répondit brièvement qu'il lui serait impossible d'accepter toutes les gracieuses invitations qui lui étaient adressées. Son voyage n'a d'autre but que de le distraire d'une perte récente. Ashland lui retrace trop vivement la mémoire d'un fils qui n'est plus et qui a fait à la patrie le sacrifice de sa vie. M. Clay a versé quelques larmes à ce souvenir. Il a terminé en remerciant affectueusement les différentes délégations de la bonne qu'elles avaient eue de se transporter jusqu'au Cap May, et il les a chargées de ses coutumes excuses auprès des habitants qui les représentaient.

Les de egations mennonnes ne se tinrent point pour battues. Ne pouvant décider Clay à visiter leurs villes, elles l'invitèrent séance tenante à un superbe repas. Clay ne pouvait refuser. La fête fut splendide, au dire des correspondants, et la joyeuse en fut soigneusement bannie. Les dames du Cap ayant offert un bouquet au héros du banquet, celui-ci leur adressa les plus aimables paroles. Le petit discours qu'il leur lit est remarquable par cette chaleur de sentiment qui est un des traits caractéristiques du talent de Clay. Quelques touchantes allusions qui tombèrent de ses lèvres firent venir des larmes à la paupière des belles ladies qui assistaient au dîner.

Pauvre Clay! puissent ces manifestations des sympathies populaires adoucir un peu la douleur dont se vit frappé cet opprimé!

RENCONTRE.—On sait que le *New-York Courier* a été dévoré, puisque vivement la conduite de M. Lecoute, agent des steamers français, a fait l'objet d'une construction de journaux comme un *précédent du Courier*. M. Lecoute en fait lui-même et ayant rencontré dernièrement le colonel Webb, un des rédacteurs de la feuille susmentionnée, il voulut lui cracher au visage. M. Webb se détourna et frappa son adversaire d'un coup de canne à la tête. Les choses en sont en ce moment pas loin, si des passans n'avaient séparé les adversaires. On ne sait pas encore quelle sera la suite de cette rencontre.

COUR SUPREME.—On lit dans la *Gazette des Opelousas* du 21 courant:

Les juges Rost et Slidell sont arrivés les mardi dernier; le juge King étant déjà parmi nous depuis une quinzaine de jours, le lendemain la Cour s'est ouverte. Nous espérons pouvoir donner les décisions sous peu prochain.

M. Joing de la paroisse Lafayette, et M. Gill, de Lafon-Rouge, tous deux étudiants en droit, ont été examinés par la société et n'ont point quitté passés devant la Cour.

NOUVELLES D'EUROPE.

La malle de samedi nous a apporté nos journaux d'Europe venus par le *Cambria*. Nous consacrons aujourd'hui notre feuille à la reproduction de ces nouvelles, qui sans être très graves, ne sont pas cependant dénuées d'intérêt.

En Angleterre, tous les esprits étaient absorbés par les élections. Les partisans du système de protection ont perdu trente-cinq voix dans la Chambre des Communes. Parmi les candidats qui ont été élus, on cite lord John Russell, Sir Robert Peel, le baron Rotschild, le banquier Masterman, M. Cobden, M. Bright, M. John Walker, fils de l'ancien éditeur du *London Times*. Le célèbre romancier Lytton Bulwer n'a pas pu se faire élire.

La reine a prorogé le parlement le 23 juillet. Son discours de clôture n'offre rien de remarquable. Elle parle en termes favorables de la liberté du commerce, se réjouit de la belle apparence des récoltes et de l'accroissement des revenus, et dit en passant quelque chose des affaires du Portugal.

Dans le parlement, lord Palmerston, lord Morpeth et quelques autres membres ont payé un juste tribut d'hommages à la générosité dont les Américains ont fait preuve envers les pauvres Irlandais, depuis le commencement de la famine.

L'agitation provoquée un instant en France par la scandaleuse affaire Teste-Cubière fait place au calme. Pellapra, qui est venu de son plein gré, se constituer prisonnier, a été jugé et condamné à dix mille francs d'amende et à la dégradation de ses droits civils. Les "trois journées" ont été célébrées avec la pompe accoutumée.

Rien de nouveau de l'Espagne, en Portugal, tout est tranquille.

ANGLETERRE.—Nous avons reçu les journaux de Londres du 30 juillet.

En général, la presse libérale triomphe, et tranche que les tories, qui jusqu'ici ont épousé des élections notables, crient à la corruption et demandent même déjà une enquête, comme il paraît que c'est maintenant l'usage en tout pays pour les vaincus des élections, le *Morning Chronicle*, le *Daily-News*, le *Times* lui-même, chantent hautement l'hymne du temps réclame et de la Cité fournissent le principal texte des félicitations qu'ils adressent à leur parti.

L'élection de M. Lionel de Rothschild occupe presque toute la presse; les organes de l'Église anglicane en dénoncent le scandale: "Nous admettons à croire dit le *Morning-Post*, qu'une communauté chrétienne ne voudra pas confier les intérêts de l'Église ou de l'État à un homme qui rejette et méprise le nom de Jésus"; et il part de la que puisque le jour d'aujourd'hui l'élection est nulle sous tous les rapports légaux, que même, mettant de côté la question religieuse, elle est nulle encore en vertu du bill qui interdit aux membres de la Chambre des Communes d'être ruiné par des affaires financières avec le gouvernement, puisque M. de Rothschild est l'un des souscripteurs de l'emprunt des 200 millions destinés à l'Irlande, et dont tous les versements ne sont pas encore accomplis.

La presse libérale applaudit au contraire à cette nomination, et reprend la question de l'admission de M. de Rothschild à la Chambre des Communes sous un tout autre jour:

Les élections tournent comme toujours matière à un grand nombre de scènes ridicules. Le correspondant de Greenwich, dit le *Standard*, l'amiral Dundas, l'un des candidats, a aimé parler à la foule.

"On m'a dit que M. Salomons, (son concurrent) avait une grande bourse. Eh bien! mes amis, si je suis élu, je ne donnerai qu'un faisan à chaque bourgeois qui m'en faisait le présent, suivant le dire bien. (On rit.) Pour moi, je suis bien décidé, avec mon ami M. Bernard (autre candidat), à dépenser jusqu'à ma dernière guinée pour me faire nommer. Je suis l'ami de lord John Russell, assurément, mais s'il renonçait à sa politique libérale, je suis assez indépendant pour ne plus le suivre comme cela. (Une voix: Et le forcer!) L'Amiral montre de la modération et de la douceur, mais ce n'est pas notre faute si dans les régiments sous mon pavillon la discipline ne peut pas être maintenue sans cette sévérité. Désapprobation."

"M. David Salomons réplique à son tour: Il est possible que j'aie une longue bourse, comme on l'a dit; c'est mon secret. Dans tous les cas, j'espère et je compte n'en faire jamais un mauvais usage. (On rit.) Une carrière honorable, j'ose le dire, prouve que jusqu'ici je n'ai pas fait un mauvais usage de cette bourse. (Applaudissements.)"

L'opinion publique n'est favorable à M. Salomons libéral et à M. Kidd, chartiste."

Cette question de la peine du fouet appliquée aux soldats est aux matelots parait exciter assez vivement la susceptibilité publique. A Lambeth, un des bourgs de Londres où les dissidents sont en majorité, le principal texte des objections faites au candidat du gouvernement, M. Hawes, sous-secrétaire des colonies, a d'abord été tourné par les nouveaux sièges épiscopaux que le gouvernement songe à créer; puis il a été aussi question du fouet:

"Dès que M. Hawes, dit le *Sun*, a paru sur les hustings, en lui a demandé si il était vrai que toutes parts: "Monsieur n'a pas besoin d'évêque. Comment va l'évêque?"

"M. Hawes a été interrompu à diverses reprises de la manière la plus originale: "Pas tant de paroles, — ce que nous voulons, ce sont des principes. Comment ne pouvez-vous vous vous vous? Aimez-vous le fouet, Hawes?"

A ce moment, un des amis du M. Pearson, adversaire de M. Hawes, exhibait sur les hustings un fouet, et l'hilarité de l'assemblée répondit à cette saillie.

"L'orateur ayant cherché à justifier sa conduite parlementaire, on lui cria: "Assez de sa vieux comme cela".

"Un autre candidat, M. Tennyson d'Eyncourt, a eu fort opinion lorsqu'il a déclaré un instant après, qu'il avait toujours été opposé à la peine du fouet dans l'armée. L'opinion du duc de Wellington est formelle à cet égard, a-t-il ajouté, et fouet sera aboli."

Le *Spectator* est moins favorable à MM. Tennyson d'Eyncourt et Pearson.

"Nous admettons à croire dit le *Morning-Post*, qu'une communauté chrétienne ne voudra pas confier les intérêts de l'Église ou de l'État à un homme qui rejette et méprise le nom de Jésus"; et il part de la que puisque le jour d'aujourd'hui l'élection est nulle sous tous les rapports légaux, que même mettant de côté la question religieuse, elle est nulle encore en vertu du bill qui interdit aux membres de la Chambre des Communes d'être ruiné par des affaires financières avec le gouvernement, puisque M. de Rothschild est l'un des souscripteurs de l'emprunt des 200 millions destinés à l'Irlande, et dont tous les versements ne sont pas encore accomplis.

La presse libérale applaudit au contraire à cette nomination, et reprend la question de l'admission de M. de Rothschild à la Chambre des Communes sous un tout autre jour:

Les élections fournissent comme toujours matière à un grand nombre de scènes ridicules. Le correspondant de Greenwich, dit le *Standard*, l'amiral Dundas, l'un des candidats, a aimé parler à la foule.

"On m'a dit que M. Salomons, (son concurrent) avait une grande bourse. Eh bien! mes amis, si je suis élu, je ne donnerai qu'un faisan à chaque bourgeois qui m'en faisait le présent, suivant le dire bien. (On rit.) Pour moi, je suis bien décidé, avec mon ami M. Bernard (autre candidat), à dépenser jusqu'à ma dernière guinée pour me faire nommer. Je suis l'ami de lord John Russell, assurément, mais s'il renonçait à sa politique libérale, je suis assez indépendant pour ne plus le suivre comme cela. (Une voix: Et le forcer!) L'Amiral montre de la modération et de la douceur, mais ce n'est pas notre faute si dans les régiments sous mon pavillon la discipline ne peut pas être maintenue sans cette sévérité. Désapprobation."

"M. David Salomons réplique à son tour: Il est possible que j'aie une longue bourse, comme on l'a dit; c'est mon secret. Dans tous les cas, j'espère et je compte n'en faire jamais un mauvais usage. (On rit.) Une carrière honorable, j'ose le dire, prouve que jusqu'ici je n'ai pas fait un mauvais usage de cette bourse. (Applaudissements.)"

L'opinion publique n'est favorable à M. Salomons libéral et à M. Kidd, chartiste."

Cette question de la peine du fouet appliquée aux soldats et aux matelots paraît exciter assez vivement la susceptibilité publique. A Lambeth, un des bourgs de Londres où les dissidents sont en majorité, le principal texte des objections faites au candidat du gouvernement, M. Hawes, sous-secrétaire des colonies, a d'abord été tourné par les nouveaux sièges épiscopaux que le gouvernement songe à créer; puis il a été aussi question du fouet:

"Dès que M. Hawes, dit le *Sun*, a paru sur les hustings, on lui a demandé si il était vrai que toutes parts: "Monsieur n'a pas besoin d'évêque. Comment va l'évêque?"

"M. Hawes a été interrompu à diverses reprises de la manière la plus originale: "Pas tant de paroles, — ce que nous voulons, ce sont des principes. Comment ne pouvez-vous vous vous vous? Aimez-vous le fouet, Hawes?"

A ce moment, un des amis du M. Pearson, adversaire de M. Hawes, exhibait sur les hustings un fouet, et l'hilarité de l'assemblée répondit à cette saillie.

"L'orateur ayant cherché à justifier sa conduite parlementaire, on lui cria: "Assez de sa vieux comme cela".

"Un autre candidat, M. Tennyson d'Eyncourt, a eu fort opinion lorsqu'il a déclaré un instant après, qu'il avait toujours été opposé à la peine du fouet dans l'armée. L'opinion du duc de Wellington est formelle à cet égard, a-t-il ajouté, et fouet sera aboli."

Le *Spectator* est moins favorable à MM. Tennyson d'Eyncourt et Pearson.

"A cette même élection de Lambeth, dit le *Standard*, un marchand de poissons, M. Clubb, voulait aussi en avant comme candidat, sans aucune chance de succès, sa candidature a donné lieu à la plus grande confusion. Les personnes de son comité avaient imaginé une parade donc d'originale: un homme marchait portant majestueusement des écailles de homard; un autre portait un petit singe, nouveau candidat pour Lambeth, a ce qu'il disait."

FRANCE.—Le 26 juillet a eu lieu à Monteau, chez M. de Lamartine, le dîner que l'honorable depuis à donné aux vingt-six commissaires du banquet de Macon, pour les remercier de l'honneur qu'ils avaient reçu par leurs mains. Au dessert, M. de Lamartine a porté le toast suivant:

"Messieurs,

"Je bois à votre santé d'être aujourd'hui l'hôte de ceux dont j'étais dimanche dernier le convive. C'est à moi de leur porter à mon tour le toast de l'hospitalité.

"Le banquet dont la première fois appartient à eu deux caractères: un caractère politique et national; un caractère privé et intime. Il répondu à un fois ainsi à l'esprit général qui souffle en France et au cœur de notre pays. L'esprit de la France a son cœur tout ou répond par le retentissement de cette manifestation qui vous revient de toutes parts, et qui durera plus, après vous, le retentissement du coup de tonnerre qui l'a un moment troublée!

"Mais non, Messieurs, je n'ai pas répondu au cœur du pays, je n'ai pas répondu à cette affection plus rapprochée, à ces embrassemens de deux mille bras que vous m'avez ouverts. Je n'ai pas répondu parce que je ne pouvais pas répondre! parce qu'il n'y a pas de paroles humaines qui puissent rendre la commotion que fait éprouver à l'âme d'un seul homme le contre-coup de la fibre de deux mille cœurs ébranlés par une électrique avec le sien! parce que le cœur sent anéanti et comme tout entier à votre amitié.

"Aujourd'hui même, messieurs, que nous sommes en famille et de sang-froid, j'essaierai en vain de vous exprimer les sentiments dont j'ai été pénétré pour ces marques réitérées d'attachement dont vous m'avez soutenu, soulevé, encouragé pendant ma carrière politique. Que d'autres cherchent leur récompense dans l'ambition, dans le pouvoir, dans la fortune! J'ai reçu la mienne dans l'affection de mes plus proches concitoyens. Je n'en désirerai jamais d'autre, soyez-en bien convaincus!

"Je regarde d'ici toute ambition comme une déchéance et toute élévation comme un précipice, bien que je n'hésitasse jamais à me jeter où vous ordres et mon devoir me diraient de marcher au service de nos idées. Aussi, quand j'aurai accompli le mandat que les électeurs de cant d'opinions diverses m'ont donné avec confiance personnelle dans mes intentions, ou quand la lassitude des années m'aura fait sortir des conseils du pays, si l'on se demande: Qu'a-t-il donc recueilli de tant de travaux, de tant de fatigues d'esprit et de corps, de tant de paroles jetées au vent! Quel honneur, quel titre, quelle dignité rapporte-t-il aux siens? — Je désespère qu'on réponde par le souvenir de ce banquet populaire, auquel vous avez daigné présider le 18 juillet 1847, par ces *grands concerts* de liberté, en plein ciel, sous des tonnerres de pluie, à la lueur des éclairs, aux coups de la foudre, mille fois plus imposans à mes yeux que ces *grands concerts* d'autrefois, sous les lambris de Versailles, présidés par l'étiquette et le cérémonial des cours! Oui, je désire qu'on réponde par ce seul titre: "Il fut l'ami de ses concitoyens, sans acception de parti, et il mérita de l'être, car il sut mettre dans son cœur ce titre, après son devoir, au-dessus de toutes les vanités intérieures, de toutes les différences d'opinions et de toutes les séductions de la puissance."

"Messieurs, je résume ce sentiment en un toast, et le voici:

"A l'amitié de mes concitoyens de toutes les parties, dans la personne des commissaires du banquet du 18 juillet!"

Ces paroles ont été vivement applaudies. Un des commissaires du banquet, M. Ordinaire, rédacteur en chef de la *Mouche*, s'est levé, et a répondu ainsi à ce toast:

"Monsieur de Lamartine,

"Permettez-moi, au nom de la commission dont j'ai l'honneur de faire partie, de vous remercier des aimables et flatteuses paroles que vous venez de faire entendre.

"C'est une fonction bien honorable, c'est une charge bien douce que celle de contribuer à l'organisation d'une fête consacrée à la plus haute illustration de notre époque. On est certain de trouver partout des sympathies et de rencontrer d'innombrables adhésions.

"Le nom de Lamartine, de l'immortel auteur des Girondins, n'est-il pas un véritable talisman! Et, en effet, il a suffi à chaque commissaire de le prononcer pour voir se couvrir ses listes. Il a suffi d'énoncer l'objet de l'ovation pour réunir des milliers de souscripteurs.

"Ce n'est donc pas à notre zèle qu'il faut attribuer l'importance de la grande manifestation qui tient aujourd'hui la France entière en émoi; c'est à votre noble caractère, c'est à votre beau talent, c'est à vos éminentes qualités, c'est, nous devons le dire, à l'espérance que le pays tout entier fonde sur vous.

"Nous sommes glorieux d'avoir contribué à cette magnifique ovation, digne des temps anciens. Nous sommes fiers d'avoir compris le but que nous avons proposé, c'est de grandir cette opposition dont vous êtes l'illustre chef. Il ne nous reste qu'à vous renouveler l'assurance que notre dévoûment égale notre admiration; c'est dire qu'il est sans bornes."

M. de Lamartine s'est levé de nouveau:

"Messieurs, a-t-il dit, si j'ai été comblé dimanche dernier de tant de marques d'honneur et d'attachement, je le dois sans doute à la bienveillance de tant d'honorables souscripteurs, ma première gloire. Mais c'est vous qui avez ouvert ce livre d'honneur pour moi, et qui y avez mis les premières signatures. S'il y a eu tant d'âme dans cette manifestation, c'est que vous aviez communiqué la vôtre à ces milliers d'inconnus et d'étrangers en qui j'ai trouvé votre amitié dans le cœur de tous mes concitoyens! Après avoir été l'organe de toute leur bienveillance envers moi, soyez aujourd'hui l'organe de ma reconnaissance envers eux."

ITALIE.—Les libéraux modérés de l'Italie centrale paraissent avoir adopté pour programme l'adresse dévoilement rédigée par le marquis d'Azeglio au nom du peuple romain. L'unanimité remarquable qui rallie les amis intelligents du progrès dans des sympathies mutuelles et communes, espérances est la preuve irrécusable que peuple peu, en Italie, une opinion publique se forme et se fortifie; et qu'il prendra, dans un avenir prochain, sera le rempart le plus puissant que puissent rencontrer les passions rétrogrades. Quand un peuple s'est rendu un compte exact et prévoit de ses besoins, quand il apprécie nettement et sa situation présente et le but qu'il se propose d'atteindre; quand, grâce à la modération et aire de ses chefs, il a est débarrassé des obstacles dont les instincts révolutionnaires ont longtemps entravé sa marche; quand, par conséquent, la pensée qui l'inspire est une pensée de réforme, juste autant que modérée, ferme autant que prudente, il est impossible que ce peuple ne parvienne pas à la réalisation de ses vœux, à la conquête de ces institutions que l'esprit du temps réclame et qu'on ne saurait lui refuser sans faire insulte à la raison publique. Les Italiens le comprennent, et, certains maintenant d'arriver au but, ils marchent avec cette modération qui seule peut les sauver des deux périls dont ils sont perpétuellement menacés, la guerre civile et l'intervention étrangère, ces fléaux de la péninsule, à toutes les époques de son histoire.

L'édit par lequel Pie IX a décrété l'institution de la garde nationale a vivement ému cette opinion publique dont nous connaissons tout l'heure la puissance toujours croissante dans la péninsule italienne. Pie IX, si c'est là qu'est la grandeur de son rôle, Pie IX, en réformant ses États, a gardé sur l'Italie une tutelle; chacun que ses actes devient une arme aux mains des modérés de tous les États, chacune de ses paroles un argument en faveur du progrès et du développement pacifique des institutions libérales. Le contre-coup de ses réformes ébranle aussitôt les pays voisins: depuis la promulgation de l'édit en date du 5 juillet, il n'est pas quelque ville de Toscane, à Lucques, à Parme, que de l'établissement de la garde civique; toutes les occasions sont ardemment saisies pour donner un libre cours à l'expansion des désirs populaires: le 17, anniversaire de l'armistice, les cris *vive la garde civique!* ont retenti au théâtre de Pise et sur les places publiques; à Lucques, ces mêmes cris se sont mêlés aux imprécations proférées par la foule contre les carabiniers, auteurs d'arrestations arbitraires; à Bologne, c'est rendue chez le ministre de la police et s'est fait auprès de lui l'interprète des vœux universels; le ministre a promis d'appuyer ces vœux en les transmettant au prince.

Le grand-duc de Toscane, nous n'en doutons pas, donnera un nouveau gage de ses intentions libérales, en imitant le gouvernement pontifical. Pie IX il a droit de compter sur les sympathies de ses sujets; comme lui, il a bonne raison de compter sur sa clémence, pour le maintien de l'ordre public et pour la défense de l'ordre. Une telle confiance ne saurait être vaine; ses heureux résultats; car elle honore à la fois le prince qui la témoigne et le peuple qui en est l'objet.

CONSPIRATION A ROME.

Une conspiration du parti austro-lombardo-vénitien, vient d'être découverte par le peuple. Voici ce qu'on raconte sur cette trame.

Le jour de la fête de l'amnistie, 17 juillet, un feu d'artifice devait être tiré dans la soirée sur la place du Peuple. On devait, au milieu de cette fête, jeter une lumière alarmante et distribuer des poignards aux ennemis du peuple, sur la place, alors quelques officiers unis à la conspiration devaient crier: "On assassine les soldats," et l'ordre de charger le peuple aurait été donné. Cinquante malfaiteurs détenus dans les prisons devaient être mis en liberté et lancés sur la place au moment de l'action.

Mais le 15, des indiscrétions ont mis le peuple sur la voie de cette conspiration; le peuple a demandé la suspension de la fête; et le pape indigné se serait écrié que le tema de la manifestation était fini, et que celui de la punition était arrivé. Il a ordonné que la garde civique s'armât le mieux possible et veillât à la sûreté publique. Dès le 16, 2,000 citoyens en habits bourgeois, divisés en fortes patrouilles, parcoururent la ville et étaient partout accueillis par les applaudissemens. Le cardinal Feretti, nouveau secrétaire d'État, est entré à Rome le 16; les chevaux de sa voiture ont été dételés; il a été conduit chez lui aux acclamations de la foule, et la ville a été spontanement illuminée.

Le premier acte de M. Feretti a été la destitution et l'exil de M. Grassellini, gouverneur de Rome, à qui il a accordé deux heures pour quitter la ville.

De nombreuses arrestations ont été faites. Des papiers ont été saisis chez les conspirateurs. Le colonel Erredia s'est échappé au moment où on allait l'arrêter. On a trouvé ses domestiques brûlant des papiers avec tant de précipitation, qu'ils ont mis le feu aux rideaux de sa chambre.

Un émissaire du cardinal Lambruschini est arrivé de Civita-Vecchia à Rome, mais il est reparti aussitôt.

La garnison de Rome fraternise avec la garde nationale. On s'embrasse partout, dans les rues, dans les corps-de-garde; la ville est tout à fait remise de l'effroi qu'elle a éprouvé.

Une lettre de Rome, du 21 juillet, prouve jusqu'à la dernière évidence la complicité du gouvernement autrichien dans la conspiration qui devait éclater, dans cette capitale, le 15 au soir.

Voici comment s'exprime cette lettre:

Rome revient de son effroi; mais l'indignation et l'exaspération des esprits contre les auteurs de l'infernale conspiration est difficile à décrire. Une autre incident est venu plonger aujourd'hui la population dans la stupeur, et nous apprendre que de complot a été ourdi à Vienne. Vous vous souvenez de la fameuse réunion de certains cardinaux et prélats chez l'ambassadeur d'Autriche. Eh bien! le masque est levé. Le jour même de l'ouverture du rapport au Tribunal buschinien dans Rome, les Autrichiens ont commencer par envahir Ferrare. La conspiration a été déjouée, comme vous le savez, le 15; et les Autrichiens ne pouvaient s'attendre à ce dénouement providentiel, encore moins pouvaient-ils en recevoir l'ordre. Or, le 16, 1,800 Autrichiens entraient dans Ferrare. Le légat, le cardinal Ciachi, proteste vigoureusement. Le commandant s'étonne de la résistance du gouverneur; il lui demande s'il n'a pas reçu des nouvelles de Rome et des instructions. Le gouverneur répond négativement et persiste dans sa protestation contre une violation aussi flagrante du territoire du Saint-Siège. Bref, les troupes autrichiennes se sont replées dans leurs cantonnements.

La noblesse romaine voulant témoigner au célèbre patriote Ciceronacchio sa gratitude pour les services qu'il a rendus à la population de Rome, lui a envoyé une tabatière d'or de la valeur de 1,000 francs environ. De plus, un grand banquet a été offert au Cercle des Nobles, à cet enfant du peuple qui s'est montré si intelligent, si brave, si dévoué dans bien des circonstances critiques.

Le nouveau gouverneur de Rome, l'avocat Dorandi, a publié une proclamation très remarquable adressée au peuple romain et qui a produit le meilleur effet.

—Une lettre de Bologne, datée aussi du 21 juillet, contient les nouvelles suivantes sur le même sujet:

Les détails sur les excès que les carabiniers ont commis à Faenza, dans la nuit du 17 au 18, sont bien affligeans; ils nous donnent la mesure des malheurs qu'on aurait eus à déplorer, à Rome, si la conspiration que l'on vient de découvrir n'avait pas été prévenue. Parmi les personnes qui ont été attaquées et blessées à Faenza, il y a des vieillards, des femmes et des enfans. Les carabiniers, auteurs de ces attentats, ont été arrêtés.

Cet événement a hâté le changement du personnel de la police; à Bologne, les employés de 1831 ont été rétablis dans leurs fonctions. L'organisation de la garde nationale s'effectue; les principaux postes de la ville lui seront sous peu confiés.

Le bruit court que les généraux autrichiens d'Asper et Nugent, sont arrivés à Ferrare; mais ce bruit mérite confirmation.

ESPAGNE.—Une polémique très vive s'est établie entre les feuilles qui représentent les divers partis et le *Corrio*, organe du cabinet, au sujet de la défense qui a été intimée au roi de venir habiter le palais en l'absence de la reine. Nous avouerons ne pas comprendre absolument rien aux arguments que le *Corrio* avance d'un ton doctoral pour justifier une insulte aussi positive qu'elle suffirait à motiver la demande en séparation. Le ministère se déclare toujours animé des plus loyales intentions pour amener une réconciliation entre les royaux époux, et il y travaille, dit-il, de tout son zèle. Mais ce zèle n'est-il pas un peu trop subordonné aux intentions de l'Angleterre? A vous dire, il nous semble que M. Pacheco travaille à la réconciliation de la reine et du roi comme la Grande-Bretagne à l'affranchissement de l'indépendance de la Sicile.

PORTUGAL.—Le général Cosche est arrivé le 14 à Lisbonne, et il a pris de la reine le commandement [illegible]

RECORDER GEROT.—Le nommé William Simon a été arrêté par la police de la 1ère Municipalité, sous prévention d'avoir profané des menaces contre une femme. Il comparaîtra ce matin devant le recorder.

LIMON.—Un mandat d'arrêt a été décerné contre Jacob Solomon, maître d'hôtel à bord de la goélette Wando, sous prévention de désertion.—L'esclave Louisa a été arrêtée, comme prévenue de complicité avec Mme Fée, dans le vol précédemment connu au préjudice de la succession Bergnac. Le maître de Louisa a fourni mille piastres de cautionnement pour répondre de la comparution de celle-ci mercredi prochain.—A la requête de Luther Stone, capitaine de la goélette Turquoise, nommé François Gate a été arrêté et a dû fournir $500 de cautionnement. Il est prévenu d'avoir menacé le plaignant de se porter envers lui à des voies de fait.

FERRY DE LA 3ME MUNICIPALITÉ.—Le Maire a adjugé samedi le bail du ferry de la 3me Municipalité, pour un terme de dix ans, à partir du 1er janvier prochain, moyennant une rente annuelle de $6,075. Le débarcadère sur la rive gauche du fleuve sera établi à l'une des extrémités du Marché du Pont, et sur la rive droite en face de la grande fonderie qui est actuellement en voie de construction. Le bateau devra partir de l'une et de l'autre rive toutes les demi-heures.

ENQUÊTES.—Le coroner a tenu une enquête sur le corps d'un homme blanc nommé Peter Wilson, trouvé mort dans une cabane située sur la Levée, entre les rues France et Lesseps, dans la troisième Municipalité.—Verdict: apoplexie.

Une autre enquête a été tenue sur le corps d'un mulâtre nommé Jim, trouvé noyé dans le fleuve, vis-à-vis la rue Conti, 1ère Municipalité. On suppose qu'il appartenait au capitaine du steamboat Eliska. Verdict: noyé.

LISTE MARITIME.

Port de la Nouvelle-Orléans.

EXPEDIÉS

Navire à vapeur Galveston, Hilliard, pr Galveston
" à vapeur Southerner, Talvel, pr Vera Cruz.
" Lucy, Gould, pr Liverpool.
Barque Henry Kelsey, Gray, pr Boston.
" Catharine, Butler, pr Marseille.
" Victor, Wilson, pr Rio Grande.
" Rose, Rowe, pr Pensacola.

ARRIVÉS

Navire Isaac Allerton, Leghe, de Cork.
Barque Constance, Foster, de Londres.
" Douglas, Wickham, de Vera Cruz.
Goélette Macon, Wilson, de Rhône.
" Lone star, Miner, de Brazos.
" Mississippi, Clark, de Vera Cruz.
Steamers Oregon, Hiern, de la Mobile.
" Majestic, Fire, de Baton Rouge.
" Uncle Sam, Otten, de Bayou Bara.
" Mary, Mabout, de Côte-Blanche.
" Saline, Wilson, de l'Atchafalaya.
" Belle Créole, Scott, de Bayou Bara.
" Tuscumbia, Taylor, de Bayou Bara.
" Batesville, Hopkins, de Cincinnati.
" Duroc, Jordan, de Louisville.

MEMORANDA.

La navire Byron, partie de la Nouvelle-Orléans pour le Havre, a relâché à New-York le 20 août pour débarquer le capitaine Myers, qui était malade.

Par le steamer Cambria.

Liverpool 22 juillet—Arrivés, navires J. P. Harwood, Reed, Gulf-Java, Upton, Hadley, Gay, Hadley, Sonne, Meiner, Lawrence, et Chrisler, Hutchinson, de la Nouvelle-Orléans. 23, Rappahannock, Drake, Sunset, Gimpel, Mary Chesa, Pelbenton, Henderson, Denmark, Andrea, Commerce, Hurtz, Harvey, Liberty, Flynn, de la Nouvelle-Orléans; 25, Rowland, Blanchard, do; 27, Meteor, Hellman, do; 28, Clydesdale, Auld, et Mertoun, Hamilton, do; 29, Albion, Mathews, do; 31, Sarah, Cupidi, do; 3 août, John Gardner, Thompson, do; 4, Gretlada, Spooner, de la Nouvelle-Orléans.

A la hauteur de Plymouth, 29 juillet, Thorady, Child, partie de la Nouvelle-Orléans pour Brême.

Arrivé à Antwerpen, 21 juillet, Mexican, Dennis, de la Nouvelle-Orléans, 24, Amarinde, Aiken, do.

Arrivé à Cowes, 21 juillet, Mexican, Dennis, de la Nouvelle-Orléans.

Arrivé à Falmouth, 21 juillet, Lucy, Gould, de la Nouvelle-Orléans.

Arrivé à H